

# OEUVRE POETIQUE

## ARTHUR RIMBAUD



Legezko Gordailua: SS-256/99

## LES ETRENNES DES ORPHELINS

### I

La chambre est pleine d'ombre; on entend vaguement  
De deux enfants le triste et doux chuchotement.  
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,  
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...  
— Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux:  
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux;  
Et la nouvelle Année, à la suite brumeuse,  
Laisant traîner les plis de sa robe neigeuse,  
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...

### II

Or les petits enfants, sous le rideau flottant,  
Parlent bas comme on fait dans une nuit obscure.  
Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure...  
Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or  
Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor  
Son refrain métallique en son globe de verre...  
— Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,  
Epars autour des lits, des vêtements de deuil:  
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil  
Souffle dans le logis son haleine morose!  
On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...  
— Il n'est donc point de mère à ces petits enfants,  
De mère au frais sourire, aux regards triomphants?  
Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,  
D'exciter une flamme à la cendre arrachée,  
D'amonceler sur eux la laine et l'édredon  
Avant de les quitter en leur criant: pardon.  
Elle n'a point prévu la froideur matinale,  
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale?...  
— Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,  
Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,  
Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches!...  
— Et là, — c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,  
Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur;  
Un nid que doit avoir glacé la bise amère...

### III

Votre coeur l'a compris: — ces enfants sont sans mère.  
Plus de mère au logis! — et le père est bien loin!...  
— Une vieille servante, alors, en a pris soin.

Les petits sont tout seuls en la maison glacée;  
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée  
S'éveille, par degrés, en souvenir riant...  
C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant:  
— Ah! quel beau matin, que ce matin des étrennes!  
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes  
Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,  
Bonbons habillés, d'or, étincelants bijoux,  
Tourbillonner, danser une danse sonore,  
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore!  
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,  
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...  
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,  
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,  
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,  
Aux portes des parents tout doucement toucher...  
On entrait!... Puis alors les souhaits... en chemise,  
Les baisers répétés, et la gaîté permise!

#### IV

Ah! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois!  
— Mais comme il est changé, le logis d'autrefois:  
Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,  
Toute la vieille chambre était illuminée;  
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,  
Sur les meubles vernis aimaient à tournoyer...  
— L'armoire était sans clefs!... sans clefs, la grande armoire!  
On regardait souvent sa porte brune et noire...  
Sans clefs!... c'était étrange!... on rêvait bien des fois  
Aux mystères dormant entre ses flancs de bois,  
Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure  
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...  
— La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui:  
Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui;  
Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises:  
Partant, point de baisers, point de douces surprises!  
Oh! que le jour de l'an sera triste pour eux!  
— Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus,  
Silencieusement tombe une larme amère,  
Ils murmurent: «Quand donc reviendra notre mère?»

.....

#### V

Maintenant, les petits sommeillent tristement:  
Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant,

Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible!  
Les tout petits enfants ont le coeur si sensible!  
— Mais l'ange des berceaux vient essuyer leurs yeux,  
Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux,  
Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,  
Souriante, semblait murmurer quelque chose...  
— Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond,  
Doux geste du réveil, ils avancent le front,  
Et leur vague regard tout autour d'eux se pose...  
Ils se croient endormis dans un paradis rose...  
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...  
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu;  
La nature s'éveille et de rayons s'enivre...  
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,  
A des frissons de joie aux baisers du soleil...  
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil:  
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,  
La bise sous le seuil a fini par se taire...  
On dirait qu'une fée a passé dans cela!...  
— Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là,  
Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,  
Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose...  
Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,  
De la nacre et du jais aux reflets scintillants;  
Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,  
Ayant trois mots gravés en or: «A NOTRE MERE!»

---

## SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Mars 1870.

## SOLEIL ET CHAIR

### I

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,  
Verse l'amour brûlant à la terre ravie,  
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent  
Que la terre est nubile et déborde de sang;  
Que son immense sein, soulevé par une âme,  
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme,  
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,  
Le grand fourmillement de tous les embryons!

Et tout croît, et tout monte!

— O Vénus, ô Déesse!

Je regrette les temps de l'antique jeunesse,  
Des satyres lascifs, des faunes animaux,  
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux  
Et dans les néufars baisaient la Nymphé blonde!  
Je regrette les temps où la sève du monde,  
L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts  
Dans les veines de Pan mettaient un univers!  
Où le sol palpitait, vert, sous ses pieds de chèvre;  
Où, baisant mollement le clair syrx, sa lèvre  
Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour;  
Où, debout sur la plaine, il entendait autour  
Répondre à son appel la Nature vivante;  
Où les arbres muets, berçant l'oiseau qui chante,  
La terre berçant l'homme, et tout l'Océan bleu  
Et tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu!  
Je regrette les temps de la grande Cybèle  
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,  
Sur un grand char d'airain, les splendides cités;  
Son double sein versait dans les immensités  
Le pur ruissellement de la vie infinie.  
L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie,  
Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux.  
— Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.

Misère! Maintenant il dit: Je sais les choses,  
Et va, les yeux fermés et les oreilles closes.  
— Et pourtant, plus de dieux! plus de dieux! l'Homme est Roi,  
L'Homme est Dieu! Mais l'Amour, voilà la grande Foi!  
Oh! si l'homme puisait encore à ta mamelle,  
Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle;  
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté  
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté  
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,

Et fit chanter, Déesse aux grands yeux noirs vainqueurs,  
Montre son nombril rose où vint neiger l'écume,  
Le rossignol aux bois et l'amour dans les coeurs!

## II

Je crois en toi! je crois en toi! Divine mère,  
Aphrodité marine! —Oh! la route est amère  
Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix;  
Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi que je crois!  
— Oui, l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste.  
Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,  
Parce qu'il a sali son fier buste de dieu,  
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,  
Son corps Olympien aux servitudes sales!  
Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles  
Il veut vivre, insultant la première beauté!  
— Et l'Idole où tu mis tant de virginité,  
Où tu divinisas notre argile, la Femme,  
Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme  
Et monter lentement, dans un immense amour,  
De la prison terrestre à la beauté du jour,  
La Femme ne sait plus même être courtisane!  
— C'est une bonne farce! et le monde ricane  
Au nom doux et sacré de la grande Vénus!

## III

Si les temps revenaient, les temps qui sont venus!  
— Car l'Homme a fini! l'Homme a joué tous les rôles!  
Au grand jour, fatigué de briser des idoles  
Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,  
Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieus!  
L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,  
Tout; le dieu qui vit, sous son argile charnelle,  
Montera, montera, brûlera sous son front!  
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,  
Contempteur des vieux jugs, libre de toute crainte,  
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte!  
— Splendide, radieuse, au sein des grandes mers  
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers  
L'Amour infini dans un infini sourire!  
Le Monde vibrera comme une immense lyre  
Dans le frémissement d'un immense baiser!  
— Le Monde a soif d'amour: tu viendras l'apaiser.

.....

[O! L'Homme a relevé sa tête libre et fière!  
Et le rayon soudain de la beauté première  
Fait palpiter le dieu dans l'autel de la chair!  
Heureux du bien présent, pâle du mal souffert,  
L'Homme veut tout sonder, — et savoir! La Pensée,  
La cavale longtemps, si longtemps oppressée  
S'élançe de son front! Elle saura Pourquoi!...  
Qu'elle bondisse libre, et l'Homme aura la Foi!  
— Pourquoi l'azur muet et l'espace insondable?  
Pourquoi les astres d'or fourmillant comme un sable?  
Si l'on montait toujours, que verrait-on- là-haut?  
Un Pasteur mène-t-il cet immense troupeau  
De mondes cheminant dans l'horreur de l'espace?  
Et tous ces mondes-là, que l'éther vaste embrasse,  
Vibrent-ils aux accents d'une éternelle voix?  
— Et l'Homme, peut-il voir? peut-il dire: Je crois?  
La voix de la pensée est-elle plus qu'un rêve?  
Si l'homme naît si tôt, si la vie est si brève,  
D'où vient-il? Sombre-t-il dans l'Océan profond  
Des Germes, des Foetus, des Embryons, au fond  
De l'immense Creuset d'où la Mère-Nature  
Le ressuscitera, vivante créature,  
Pour aimer dans la rose, et croître dans les blés?...

Nous ne pouvons savoir! — Nous sommes accablés  
D'un manteau d'ignorance et d'étroites chimères!  
Singes d'hommes tombés de la vulve des mères,  
Notre pâle raison nous cache l'infini!  
Nous voulons regarder: —le Doute nous punit!  
Le doute, morne oiseau, nous frappe de son aile...  
— Et l'horizon s'enfuit d'une fuite éternelle!...

.....

Le grand ciel est ouvert! les mystères sont morts  
Devant l'Homme, debout, qui croise ses bras forts  
Dans l'immense splendeur de la riche nature!  
Il chante... et le bois chante, et le fleuve murmure  
Un chant plein de bonheur qui monte vers le jour!...  
— C'est la Rédemption! c'est l'amour! c'est l'amour!...]

.....

#### IV

O splendeur de la chair! ô splendeur idéale!  
O renouveau d'amour, aurore triomphale  
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros,  
Kallipyge la blanche et le petit Eros



Effleureront, couverts de la neige des roses,  
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds écloses!  
— O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots  
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,  
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,  
O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,  
Tais-toi! Sur son char d'or brodé de noirs raisins,  
Lysios, promené dans les champs Phrygiens  
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,  
Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.  
— Zeus, Taureau, sur son cou berce comme une enfant  
Le corps nu d'Europé, qui jette son bras blanc  
Au cou nerveux du Dieu frissonnant dans la vague.  
Elle, laisse traîner sa pâle joue en fleur  
Au front de Zeus; ses yeux sont fermés; elle meurt  
Dans un divin baiser, et le flot qui murmure  
De son écume d'or fleurit sa chevelure.  
— Entre le laurier-rose et le lotus jaseur  
Glisse amoureusement le grand Cygne rêveur  
Embrassant la Léda des blancheurs de son aile;  
— Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,  
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,  
Etale fièrement l'or de ses larges seins  
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire,  
— Héraclès, le Dompteur, qui, comme d'une gloire  
Fort, ceint son vaste corps de la peau du lion,  
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon!

Par la lune d'été vaguement éclairée,  
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée  
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,  
Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,  
La Dryade regarde au ciel silencieux...  
— La blanche Séléne laisse flotter son voile,  
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,  
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...  
— La Source pleure au loin dans une longue extase...  
C'est la Nymphé qui rêve, un coude sur son vase,  
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.  
— Une brise d'amour dans la nuit a passé,  
Et, dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands arbres,  
Majestueusement debout, les sombres Marbres,  
Les Dieux, au front desquels le Bouvreuil fait son nid,  
— Les Dieux écoutent l'Homme et le Monde infini!

29 avril 1870.

## OPHELIE

### I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
— On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile:  
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

### II

O pâle Ophélie! belle comme la neige!  
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!  
— C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège  
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,  
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;  
Que ton coeur écoutait le chant de la Nature  
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,  
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux;  
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!  
Tu te fondais à lui comme une neige au feu:  
Tes grandes visions étranglaient ta parole  
— Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu!

### III

— Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis;  
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
La blanche Ophélia flotter, comme un grans lys.

15 mai 1870.

## BAL DES PENDUS

Au gibet noir, manchot aimable,  
Dansent, dansent les paladins,  
Les maigres paladins du diable,  
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzébuth tire par la cravate  
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,  
Et, leur claquant au front un revers de savate,  
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles:  
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour  
Que serraient autrefois les gentes damoiselles,  
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! les gais danseurs, qui n'avez plus de panse!  
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs!  
Hop! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse!  
Belzébuth enragé racle ses violons!

O durs talons, jamais on n'use sa sandale!  
Presque tous ont quitté la chemise de peau;  
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.  
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau:

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,  
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton:  
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,  
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah! la bise siffle au grand bal des squelettes!  
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer!  
Les loups vont répondant des forêts violettes:  
A l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres  
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés  
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres:  
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre  
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou  
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre:  
Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque  
Avec des cris pareils à des ricanements,

Et, comme un baladin rentre dans la baraque,  
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,  
Dansent, dansent les paladins,  
Les maigres paladins du diable,  
les squelettes de Saladins.

## LE CHATIMENT DE TARTUFE

Tisonnant, tisonnant son coeur amoureux sous  
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,  
Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux,  
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait, «Oremus», — un Méchant  
Le prit rudement par son oreille benoîte  
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant  
Sa chaste robe noire autour de sa peau moite!

Châtiment!... Ses habits étaient déboutonnés,  
Et le long chapelet des péchés pardonnés  
S'égrenant dans son coeur, Saint Tartufe était pâle!...

Donc, il se confessait, priait, avec un râle!  
L'homme se contenta d'emporter ses rabats...  
— Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas!

## LE FORGERON

Palais des Tuileries, vers le 10 août 92.

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant  
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant  
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,  
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,  
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour  
Que le Peuple était là, se tordant tout autour,  
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.  
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,  
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,  
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait,  
Car ce maraud de forge aux énormes épaules  
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,  
Que cela l'empoignait au front, comme cela!

«Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions tra la la  
Et nous piquions les boeufs vers les sillons des autres:  
Le Chanoine au soleil filait des patenôtres  
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or.  
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnait du cor  
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache  
Nous fouaillaient. — Hébétés comme des yeux de vache,  
Nos yeux ne pleuraient plus; nous allions, nous allions,  
Et quand nous avons mis le pays en sillons,  
Quand nous avons laissé dans cette terre noire  
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire:  
On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit;  
Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit.

...«Oh! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises,  
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises.  
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin,  
Dans les granges entrer des voitures de foin  
Enormes? De sentir l'odeur de ce qui pousse,  
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse?  
De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain,  
De penser que cela prépare bien du pain?...  
Oh! plus fort, on irait, au fourneau qui s'allume,  
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,  
Si l'on était certain de pouvoir prendre un peu,  
Etant homme, à la fin! de ce que donne Dieu!  
— Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire!

«Mais je sais, maintenant! Moi, je ne peux plus croire,  
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau,  
Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau,

Et me dise: Mon gars, ensemence ma terre;  
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,  
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi!  
— Mois, je serais un homme, et toi, tu serais roi,  
Tu me dirais: Je veux!... — Tu vois bien, c'est stupide.  
Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,  
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,  
Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons:  
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles  
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,  
Et nous dirons: C'est bien: les pauvres à genoux!  
Nous dorerons ton Louvre en donnant nos gros sous!  
Et tu te soûleras, tu feras belle fête.  
— Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête!

«Non. Ces saletés-là datent de nos papas!  
Oh! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas  
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.  
Cette bête suait du sang à chaque pierre  
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout  
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout  
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leus ombre!  
— Citoyen! citoyen! c'était le passé sombre  
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour!  
Nous avons quelque chose au coeur comme l'amour.  
Nous avons embrassé nos fils sur nos poitrines.  
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines  
Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là...  
Nous marchions au soleil, front haut, — comme cela, —  
Dans Paris! On venait devant nos vestes sales.  
Enfin! Nous nous sentions Hommes! Nous étions pâles,  
Sire, nous étions soûls de terribles espoirs:  
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,  
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,  
Les piques à la main; nous n'eûmes pas de haine,  
— Nous nous sentions si forts, nous voulions être doux!

.....  
.....  
«Et depuis ce jour-là, nous sommes comme fous!  
Le tas des ouvriers a monté dans la rue,  
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue  
De sombres revenants, aux portes des richards.  
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards:  
Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,  
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,  
Et, si tu me riais au nez, je te tuerais!  
— Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais  
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes



Pour se les renvoyer comme sur des raquettes  
Et, tout bas, les malins! se disent: «Qu'ils sont sots!»  
Pour mitonner des lois, coller de petits pots  
Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,  
S'amuser à couper proprement quelques tailles,  
Puis se boucher le nez quand nous marchons près d'eux,  
— Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux! —  
Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...,  
C'est très bien. Foin de leur tabatière à sornettes!  
Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats  
Et de ces ventres-dieux. Ah! ce sont là les plats  
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,  
Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses!...»

.....

Il le prend par le bras, arrache le velours  
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours  
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,  
La foule épouvantable avec des bruits de houle,  
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,  
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,  
Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges,  
Tas sombre de haillons saignant de bonnets rouges:  
L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout  
Au roi pâle et suant qui chancelle debout,  
Malade à regarder cela!

«C'est la Crapule,  
Sire. Ça bave aux murs, ça monte, ça pullule:  
— Puisqu'ils me mangent pas, Sire, ce sont des gueux!  
Je suis un forgeron: ma femme est avec eux,  
Folle! Elle croit trouver du pain aux Tuileries!  
— On ne veut pas de nous dans les boulangeries.  
J'ai trois petits. Je suis crapule. — Je connais  
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets  
Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille:  
C'est la crapule. — Un homme était à la Bastille,  
Un autre était forçat: et tous deux, citoyens  
Honnêtes. Libérés, ils sont comme des chiens:  
On les insulte! Alors, ils ont là quelque chose  
Qui leur fait mal, allez! C'est terrible, et c'est cause  
Que se sentant brisés, que, se sentant damnés,  
Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez!  
Crapule. — Là-dedans sont des filles, infâmes  
Parce que, — vous saviez que c'est faible, les femmes, —  
Messeigneurs de la cour, — que ça veut toujours bien, —  
Vous [leur] avez craché sur l'ame, comme rien!  
Vos belles, aujourd'hui, son là. C'est la crapule.

---

«Oh! tous les Malheureux, tous ceux dont le dos brûle  
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,  
Qui dans ce travail-là sentent crever leur front...  
Chapeau bas, mes bourgeois! Oh! ceux-là, sont les Hommes!  
Nous sommes Ouvriers, Sire! Ouvriers! Nous sommes  
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,  
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,  
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes,  
Où, lentement vainqueur, il domptera les choses  
Et montera sur Tout, comme sur un cheval!  
Oh! splendides lueurs, des forges! Plus de mal,  
Plus! — Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible:  
Nous saurons! — Nos marteaux en main, passons au crible  
Tout ce que nous savons: puis, Frères, en avant!  
Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant  
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire  
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire  
D'une femme qu'on aime avec un noble amour:  
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour,  
Ecoutant le devoir comme un clairon qui sonne:  
Et l'on se sentirait très heureux; et personne,  
Oh! personne, surtout, ne vous ferait ployer!  
On aurait un fusil au-dessus du foyer...

---

[«Oh! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille.  
Que te disais-je donc? Je suis de la canaille!  
Il reste des mouchards et des accapareurs.  
Nous sommes libres, nous! Nous avons des terreurs  
Où nous nous sentons grands, oh! si grands! Tout à l'heure  
Je parlais de devoir calme, d'une demeure...  
Regarde donc le ciel! — C'est trop petit pour nous,  
Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux!  
Regarde donc le ciel! — Je rentre dans la foule,  
Dans la grande canaille effroyable, qui roule,  
Sire, tes vieux canons sur les sales pavés:  
— Oh! quand nous serons morts, nous les aurons lavés!  
— Et si, devant nos cris, devant notre vengeance,  
les pattes des vieux rois mordorés, sur la France  
Poussent leurs régiments en habits de gala,  
Eh bien, n'est-ce pas, vous tous? Merde à ces chiens-là!»

---

— Il reprit son marteau sur l'épaule.

La foule

Près de cet homme-là se sentait l'âme soûle,

Et, dans la grande cour, dans les appartements,  
Où Paris haletait avec des hurlements,  
Un frisson secoua l'immense populace.  
Alors, de sa main large et superbe de crasse,  
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,  
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front!

«...Français de soixante-dix,  
bonapartistes, républicains,  
souvenez-vous de vos pères en 92, etc...

PAUL DE CASSAGNAC.

-Le Pays.-

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,  
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,  
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse  
Sur l'âme et sur le front de toute humanité;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,  
Vous dont les coeurs sautaient d'amour sous les haillons,  
O Soldats que la Mort a semés, noble Amante,  
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,  
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,  
O million de Christs aux jeux sombres et doux;

Nous vous laissions dormir avec la République,  
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique.  
— Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous!

Fait à Mazas, 3 septembre 1870.

## A LA MUSIQUE

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,  
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,  
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs  
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

— L'orchestre militaire, au milieu du jardin,  
Balance ses schakos dans la *Valse des fifres*:  
— Autout, aux premiers rangs, parade le gandin;  
Le notaire pend à ses breloques à chiffres.

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs:  
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames  
Après desquelles vont, officieux cornacs,  
Celles dont les volants ont des airs de réclames;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités  
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,  
Fort sérieusement discutent les traités,  
Puis prisent en argent, et reprennent: «En somme!...»

Epatant sur son banc les rondeurs de ses reins,  
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,  
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins  
Déborde — vous savez, c'est de la contrebande; —

Le long des gazons verts ricanent les voyous;  
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,  
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious  
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

— Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,  
Sous les marronniers verts les alertes fillettes:  
Elles le savent bien; et tournent en riant,  
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscretes.

Je ne dis pas un mot: je regarde toujours  
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles:  
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,  
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...  
— Je reconstruis les corps, brûle de belles fièvres.  
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...  
— Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...

## VENUS ANADYOMENE

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Avec des déficits assez mal ravaudés;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent; le dos court qui rentre et que ressort;  
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor;  
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement; on remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés: *Clara Venus*;  
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

27 juillet 1870.

## PREMIERE SOIREE

— Elle était fort déshabillée  
Et de grans arbres indiscrets  
Aux vitres jetaient leur feuillée  
Malinement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,  
Mi-nue, elle joignait les mains.  
Sur le plancher frissonnaient d'aise  
Ses petits pieds si fins, si fins.

— Je regardai, couleur de cire,  
Un petit rayon buissonnier  
Papillonner dans son sourire  
Et sur son sein, — mouche au rosier.

— Je baisai ses fines chevilles.  
Elle eut un doux rire brutal  
Qui s'égrenait en claires trilles,  
Un joli rire de cristal.

Les petits pieds sous la chemise  
Se sauvèrent: «Veux-tu finir!»  
— La première audace permise,  
Le rire feignait de punir!

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,  
Je baisai doucement ses yeux:  
— Elle jeta sa tête mièvre  
En arrière: «Oh! c'est encor mieux!...

Monsieur, j'ai deux mots à te dire...»  
— Je lui jetai le reste au sein  
Dans un baiser, qui la fit rire  
D'un bon rire qui voulait bien...

— Elle était fort déshabillée  
Et de grands arbres indiscrets  
Aux vitres jetaient leur feuillée  
Malinement, tout près, tout près.

## LES REPARTIES DE NIDA

---

Lui. — Ta poitrine sur ma poitrine,  
Hein? nous irions,  
Ayant de l'air plein la narine,  
Aux frais rayons

Du bon matin bleu, qui vous baigne  
Du vin de jour?...  
Quand tout le bois frissonnant saigne  
Muet d'amour

De chaque branche, gouttes vertes,  
Des bourgeons clairs,  
On sent dans les choses ouvertes  
Frémir des chairs:

Tu plongerais dans la luzerne  
Ton blanc peignoir,  
Rosant à l'air ce bleu qui cerne  
Ton grand oeil noir,

Amoureuse de la campagne,  
Semant partout,  
Comme une mousse de champagne,  
Ton rire fou:

Riant à moi, brutal d'ivresse,  
Qui te prendrais  
Comme cela, — la belle tresse,  
Oh! — qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,  
O chair de fleur!  
Riant au vent vif qui te baise  
Comme un voleur,

Au rose églantier qui t'embête  
Aimablement:  
Riant surtout, ô folle tête,  
A ton amant!...

---

[Dix-sept ans! Tu seras heureuse!  
Oh! les grands prés,  
La grande campagne amoureuse!



— Dis, viens plus près!...] ]

— Ta poitrine sur ma poitrine,  
Mêlant nos voix,  
Lents, nous gagnerions la ravine,  
Puis les grands bois!...

Puis, comme une petite morte,  
Le coeur pâme,  
Tu me dirais que je te porte,  
L'oeil mi-fermé...

Je te porterais, palpitante,  
Dans le sentier:  
L'oiseau filerait son andante:  
*Au Noisetier...*

Je te parlerais dans ta bouche;  
J'irais, pressant  
Ton corps, comme une enfant qu'on couche,  
Ivre du sang

Qui coule, bleu, sous ta peau blanche  
Aux tons rosés:  
Et te parlant la langue franche...  
Tiens!... — que tu sais...

Nos grands bois sentiraient la sève,  
Et le soleil  
Sablerait d'or fin leur grand rêve  
Vert et vermeil.

.....  
Le soir?... Nous reprendrons la route  
Blanche qui court  
Flânant, comme un troupeau qui broute,  
Tout à l'entour

Les bons vergers à l'herbe bleue,  
Aux pommiers tors!  
Comme on les sent toute une lieue  
Leurs parfums forts!

Nous regagnerons le village  
Au ciel mi-noir;  
Et ça sentira le laitage  
Dans l'air du soir;

Ça sentira l'étable, pleine

De fumiers chauds,  
Pleine d'un lent rythme d'haleine,  
Et de grans dos

Blanchissant sous quelque lumière;  
Et, tout là-bas,  
Une vache fientera, fière,  
A chaque pas...

— Les lunettes de la grand'mère  
Et son nez long  
Dans son missel; le port de bière  
Cerclé de plomb,

Moussant entre les larges pipes  
Qui, crânement,  
Fument: les effroyables lippes  
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes  
Tant, tant et plus:  
Le feu qui claire les couchettes  
Et les bahuts.

Les fesses luisantes et grasses  
D'un gros enfant  
Qui fourre, à genoux, dans les tasses,  
Son museau blanc

Frôle par un mufler qui gronde  
D'un ton gentil,  
Et purlèche la face ronde  
Du cher petit...

[Noire, roque au bord de sa chaise,  
Affreux profil,  
Une vieille devant la braise  
Qui fait du fil;]

Que de choses verrons-nous, chère,  
Dans ce taudis,  
Quand la flamme illumine, claire,  
les carreaux gris!...

— Puis, petite et toute nichée  
Dans les lilas  
Noirs et frais: la vitre cachée,  
Qui rit là-bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime!

Ce sera beau.  
Tu viendras, n'est-ce pas, et même...

Elle. — *Et mon bureau?*

15 août 1870.

## LES EFFARES

Noirs dans la neige et dans la brume,  
Au grand soupirail qui s'allume,  
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits, — misère!  
Regardent le Boulanger faire  
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne  
La pâte grise et qui l'enfourne  
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.  
Le Boulanger au gras sourire  
Grogne un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,  
Au souffle du soupirail rouge  
Chaud comme un sein.

Quand pour quelque médianoche,  
Façonné comme une brioche  
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,  
Chantent les croûtes parfumées  
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,  
Ils ont leur âme si ravie  
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,  
Les pauvres Jésus pleins de givre,  
Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petits museaux roses  
Au treillage, grognant des choses  
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières  
Et repliés vers ces lumières  
Du ciel ouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte  
Et que leur chemise tremblote  
Au vent d'hiver.

## ROMAN

### I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
— Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants!  
— On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin!  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière;  
Le vent chargé de bruits, — la ville n'est pas loin, —  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

### II

— Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin! Dix-sept ans! — On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

### III

Le coeur fou Robinsonne à travers les romans,  
— Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
— Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

### IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. — Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
— Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire!...

— Ce soir-là,... — vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
— On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

23 septembre 70.

## LE MAL

Tandis que les crachats rouges de la mitraille  
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu;  
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,  
Croulent les bataillons en masse dans le feu;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie  
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant;  
— Pauvres morts! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,  
Nature! ô toi qui fis ces hommes saintement!... —

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées  
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or;  
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées  
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,  
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir!

## RAGES DE CESARS

L'Homme pâle, le long des pelouses fleuries,  
Chemine, en habit noir, et le cigare aux dents:  
L'Homme pâle repense aux fleurs des Tuileries  
— Et parfois son oeil terne a des regards ardents...

Car l'Empereur est soûl de ses vingt ans d'orgie!  
Il s'était dit: «Je vais souffler la Liberté  
Bien délicatement, ainsi qu'une bougie!»  
La liberté revit! Il se sent éreinté!

Il est pris. — Oh! quel nom sur ses lèvres muettes  
Tressaille? Quel regret implacable le mord?  
On ne le saura pas. L'Empereur a l'oeil mort.

Il repense peut-être au Compère en lunettes...  
— Et regarde filer de son cigare en feu,  
Comme aux soirs de Saint-Cloud, un fin nuage bleu.



## REVE POUR L'HIVER

A \*\*\* *Elle.*

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose  
Avec des coussins bleus.  
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose  
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'oeil, pour ne point voir, par la glace,  
Grimacer les ombres des soirs,  
Ces monstruosités hargneuses, populace  
De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...  
Un petit baiser, comme une folle araignée,  
Te courra par le cou...

Et tu me diras: «Cherche!» en inclinant la tête,  
— Et nous prendrons du temps à trouver cette bête  
— Qui voyage beaucoup...

En wagon, le 7 octobre 70.

## LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit: c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme:  
Nature, berce-le chaudement: il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870.

AU CABARET-VERT, cinq heures du soir.

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines  
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.  
— *Au Cabaret-Vert*: je demandai des tartines  
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table  
Verte: je contemplai les sujets très naïfs  
De la tapisserie. — Et ce fut adorable,  
Quand la fille aux tétons énormes, aux jeux vifs,

— Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure! —  
Rieuse, m'appotra des tartines de beurre,  
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse  
D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec sa mousse  
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

Octobre 70.

## LA MALINE

Dans la salle à manger brune, que parfumait  
Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise  
Je ramassais en plat de je ne sais quel met  
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.

En mangeant, j'écoutais l'horloge, — hereux et coi.  
La cuisine s'ouvrit avec une bouffée,  
— Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,  
Fichu moitié défait, malinement coiffée

Et, tout en promenant son petit doigt tremblant  
Sur sa joue, un velours de pêche rose et blanc,  
En faisant, de sa lèvre enfantine, une moue,

Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aiser;  
— Puis, comme ça, — bien sûr, pour avoir un baiser, —  
Tout bas: «Sens donc, j'ai pris *une* froid sur la joue...»

Charleroi, octobre 70.

L'ECLATANTE VICTOIRE DE SARREBRUCK  
REMPORTEE AUX CRIS DE VIVE L'EMPEREUR!

Gravure belge brillamment coloriée, se vend à Charleroi, 35 centimes.

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose  
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada  
Flamboyant; très heureux, — car il voit tout en rose,  
Féroce comme Zeus et doux comme un papa;

En bas, les bons Pioupiou qui faisaient la sieste  
Près des tambours dorés et des rouges canons,  
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,  
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grans noms!

A droit, Dumanet, appuyé sur la crosse  
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,  
Et: «Vive l'Empereur!!!» — Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil noir... — Au centre,  
Boquillon rouge et bleu, très naïf, sur son ventre  
Se dresse, et, — présentat ses derrières —: «De quoi?...»

Octobre 70.

## LE BUFFET

C'est un large buffet sculpté; le chêne sombre,  
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;  
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre  
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,  
De linges odorants et jaunes, de chiffons  
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,  
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches  
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches  
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,  
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis  
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Octobre 70.

## MA BOHEME

(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;  
Mon paletot aussi devenait idéal;  
J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal;  
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.  
— Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur!

## LES CORBEAUX

Seigneur, quand froide est la prairie,  
Quand dans les hameaux abbattus,  
Les longs angelus se sont tus...  
Sur la nature déflourie  
Faites s'abattre des grands cieus  
Les chers corbeaux délicieus.

Armée étrange aux cris sévères,  
Les vent froids attaquent vos nids!  
Vous, le long des fleuves jaunis,  
Sur les routes aux vieux calvaires,  
Sur les fossés et sur les trous  
Dispersez-vous, ralliez-vous!

Par milliers, sur les champs de France,  
Où dorment des morts d'avant-hier,  
Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver,  
Pour que chaque passant repense!  
Sois donc le crieur du devoir,  
O notre funèbre oiseau noir!

Mais, saints du ciel, en haut du chêne,  
Mât perdu dans le soir charmé,  
Laissez les fauvettes de mai  
Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,  
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,  
La défaite sans avenir.



## LES ASSIS

Nois de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues  
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,  
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues  
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques  
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs  
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques  
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs!

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,  
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,  
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,  
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.

Et les Sièges leur ont des bontés: culottée  
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins;  
L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillotée  
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,  
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour,  
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,  
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.

— Oh! ne les faites pas lever! C'est le naufrage...  
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,  
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!  
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves  
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,  
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves  
Qui vous accrochent l'oeil du fond des corridors!

Puis ils ont une main invisible qui tue:  
Au retour, leur regard filtre ce venin noir  
Qui charge l'oeil souffrant de la chienne battue,  
Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.

Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales,  
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever  
Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales  
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières,  
Ils rêvent sur leur bras de sièges fécondés,  
De vrais petits amours de chaises en lisière

Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés;

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule  
Les bercent, le long des calices accroupis  
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules  
— Et leur membre s'agace à des barbes d'épis.

## TETE DE FAUNE

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,  
Dans la feuillée incertaine et fleurie  
De fleurs splendides où le baiser dort,  
Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre ses deux yeux  
Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.  
Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,  
Sa lèvre éclate en rires sous les branches.

Et quand il a fui — tel qu'un écureuil —  
Son rire tremble encore à chaque feuille,  
Et l'on voit épeuré par un bouvreuil  
Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille.

## LES DOUANIERS

Ceux qui disent: Cré Nom, ceux qui disent macache,  
Soldats, marins, débris d'Empire, retraités,  
Sont nuls, très nuls, devant les Soldats des Traités  
Qui taillaient l'azur frontière à grands coups d'hache.

Pipe aux dents lame en main, profonds, pas embêtés,  
Quand l'ombre bave aux bois comme un mufler de vache,  
Ils s'en vont, amenant leurs dogues à l'attache,  
Exercer nuitamment leurs terribles gaïtes!

Ils signalent aux lois modernes les faunesses.  
Ils empoignent les Fausts et les Diavolos.  
«Pas de ça, les anciens! Déposez les ballots!»

Quand sa sérénité s'approche des jeunesses,  
Le Douanier se tient aux appas contrôlés!  
Enfer aux Délinquants que sa paume a frôlés!

## ORAISON DU SOIR

Je vis assis, tel qu'un ange aux mains d'un barbier,  
Empoignant une chope à fortes cannelures,  
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier  
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,  
Mille Rêves en moi font de douces brûlures:  
Puis par instants mon coeur triste est comme un aubier  
Qu'ensanglante l'or jeune et sombre des coulures.

Puis, quand j'ai ravalé mes rêves avec soin,  
Je me tourne, ayant bu trente ou quarante chopes,  
Et me recueille, pour lâcher l'âcre besoin:

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,  
Je pisse vers les cieus bruns, très haut et très loin,  
Avec l'assentiment des grans héliotropes.

## CHANT DE GUERRE PARISIEN

Le Printemps est évident, car  
Du coeur des Propriétés vertes,  
Le vol de Thiers et de Picard  
Tient ses splendeurs grandes ouvertes!

—

O Mai! quels délirants culs-nus!  
Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,  
Ecoutez donc les bienvenus  
Semer les choses printanières!

—

Ils ont schako, sabre et tam-tam,  
Non la vieille boîte à bougies,  
Et des yoles qui n'ont jam, jam...  
Fendent le lac aux eaux rougies!

—

Plus que jamais nous bambochons  
Quand arrivent sur nos tanières  
Crouler les jaunes cabochons  
Dans des aubes particulières!

—

Thiers et Picard sont des Eros,  
Des enleveurs d'héliotropes;  
Au pétrole ils font des Corots:  
Voici hannetonner leurs tropes...

—

Ils sont familiers du Grand Truc!...  
Et couché dans les glaïeuls, Favre  
Fait son cillement aqueduc,  
Et ses reniflements à poivre!

—

La grand ville a le pavé chaud  
Malgré vos douches de pétrole,  
Et décidément, il nous faut  
Vous secouer dans votre rôle...

—

Et les Ruraux qui se prélassent  
Dans de longs accroupissements,  
Entendront des rameaux qui cassent  
Parmi les rouges froissements!

## MES PETITES AMOUREUSES

Un hydrolat lacrymal lave  
    Les cieux vert-chou:  
Sous l'arbre tendronnier qui bave,  
    Vos caoutchoucs

—

Blancs de lunes particulières  
    Aux pialats ronds,  
Entrechoquez vos genouillères,  
    Mes laiderons!

—

Nous nous aimions à cette époque,  
    Bleu laideron!  
On mangeait des oeufs à la coque  
    Et du mouron!

—

Un soir, tu me sacras poète,  
    Blond laideron:  
Descends ici, que je te fouette  
    En mon giron;

—

J'ai dégueulé ta bandoline,  
    Noir laideron;  
Tu couperais ma mandoline  
    Au fil du front.

—

Pouah! mes salives desséchées,  
    Roux laideron,  
Infectent encor les tranchées  
    De ton sein rond!

—

O mes petites amoureuses,  
    Que je vous hais!  
Plaquez de fouffes douloureuses  
    Vos tétons laids!

—

Piétinez mes vieilles terrines  
    De sentiment;  
— Hop donc! soyez-moi ballerines  
    Pour un moment!...

—

Vos omoplates se déboîtent,  
O mes amours!  
Une étoile à vos reins qui boitent  
Tournez vos tours!

—

Et c'est pourtant pour ces éclanches  
Que j'ai rimé!  
Je voudrais vous casser les hanches  
D'avoir aimé!

—

Fade amas d'étoiles ratées,  
Comblez les coins!  
— Vous crèverez en Dieu, bâties  
D'ignobles soins!

—

Sous les lunes particulières  
Aux pialats ronds,  
Entrechoquez vos genouillères,  
Mes laiderons!



## ACCROUPISEMENTS

Bien tard, quand il se sent l'estomac écoeuré,  
Le frère Milotus, un oeil à la lucarne  
D'où le soleil, clair comme un chaudron récuré,  
Lui darde une migraine et fait son regard darne,  
Déplace dans les draps son ventre de curé.

Il se démène sous sa couverture grise  
Et descend, ses genoux à son ventre tremblant,  
Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise;  
Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,  
A ses reins largement retrousser sa chemise!

Or, il s'est accroupi, frileux, les doigts de pied  
Repliés, grelottant au clair soleil qui plaque  
Des jaunes de brioche aux vitres de papier;  
Et le nez du bonhomme où s'allume la laque  
Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polypier.

---

Le bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe  
Au ventre: il sent glisser ses cuisses dans le feu,  
Et ses chausses roussir, et s'éteindre sa pipe;  
Quelque chose comme un oiseau remue un peu  
A son ventre serein comme un morceau de tripe!

Autour, dort un fouillis de meubles abrutis  
Dans des haillons de crasse et sur de sales ventres;  
Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis  
Aux coins noirs: des buffets ont des gueules de chantres  
Qu'entr'ouvre un sommeil plein d'horribles appétits.

L'écoeurante chaleur gorge la chambre étroite;  
Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons.  
Il écoute les pols pousser dans sa peau moite,  
Et, parfois, en hoquets fort gravement bouffons  
S'échappe, secouant son escabeau qui boîte...

---

Et le soir, aux rayons de lune, qui lui font  
Aux contours du cul des bavures de lumière,  
Une ombre avec détails s'accroupit, sur un fond  
De neige rose ainsi qu'une rosa trémière...  
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

## LES POETES DE SEPT ANS

*A M.P. Demeny.*

Et la Mère, fermant le livre du devoir,  
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,  
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très  
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,  
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.  
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,  
En passant il tirait la langue, les deux poings  
A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.  
Une porte s'ouvrait sur le soir: à la lampe  
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,  
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été  
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté  
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines:  
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.  
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet  
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,  
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne  
Et pour des visions écrasant son oeil darne,  
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.  
Pitié! Ces enfants seuls étaient ses familiers  
Qui, chétifs, fronts nus, oeil déteignant sur la joue,  
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue  
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,  
Conversaient avec la douceur des idiots!  
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,  
Sa mère s'effrayait; les tendresses, profondes,  
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.  
C'était bon. Elle avait le bleu regard, — qui ment!  
A sept ans, il faisait des romans, sur la vie  
Du gran désert, où luit la Liberté ravie,  
Forêts, soleils, rives, savanes! — Il s'aidait  
De journaux illustrés où, rouge, il regardait  
Des Espagnoles rire et des Italiennes.  
Quand venait, l'oeil brun, folle, en robes d'indiennes,  
— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté,  
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,  
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,  
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,  
Car elle ne portait jamais de pantalons;  
— Et, par elle meurtri des poings et des talons,  
Rempportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,  
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,

Li lisait une Bible à la tranche vert-chou;  
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.  
Il n'aimait pas Dieu; mais les hommes, qu'au soir fauve,  
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg  
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,  
Font autour des édits rire et gronder les foules.  
— Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles  
Lumineuses parfums sains, pubescences d'or,  
Font leur remuement calme et prennent leur essor!

Et comme il savourait surtout les sombres choses,  
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,  
haute et bleu, âcrement prise d'humidité,  
Il lisait son roman sans cesse médité,  
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,  
De fleurs de chair aux bois sidéraux déployées,  
En bas, — seul, et couché sur des pièces de toile  
— Tandis que se faisait la rumeur du quartier,  
Vertige, écroulements, déroutes et pitié!  
Ecrue, et pressentant violemment la voile!

26 mai 1871.

## LES PAUVRES A L'EGLISE

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église  
Qu'attédié puamment leur souffle, tous leurs yeux  
Vers le choeur ruisselant d'orrie et la maîtrise  
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,  
Heureux, humiliés comme des chiens battus,  
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,  
Tendent leurs oremus risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs lisses,  
Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir!  
Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,  
Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir.

Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de soupe,  
Une prière aux yeux et ne priant jamais,  
regardent parader mauvairement un groupe  
De gamines avec leurs chapeaux déformés.

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote:  
C'est bon. Encore une heure; après, les maux sans noms!  
— Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote  
Une collection de vieilles à fanons:

Ces effarés y sont et ces épileptiques  
Dont on se détournait hier aux carrefours;  
Et, fringalant du nez dans des missels antiques,  
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,  
Récitent la complainte infinie à Jésus  
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,  
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisies,  
Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants;  
— Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,  
Et les mysticités prennent des tons pressants,

Quand, des nefes où périt le soleil, plis de soie  
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers  
Distingués, — ô Jésus! — les malades du foie  
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

## LE COEUR VOLE

Mon triste coeur bave à la poupe  
Mon coeur couvert de caporal:  
Ils y lancent des jets de soupe,  
Mon triste coeur bave à la poupe:  
Sous les quolibets de la troupe  
Qui pousse un rire général,  
Mon triste coeur bave à la poupe,  
Mon coeur couvert de caporal!

Ithyphalliques et pioupiesques  
Leurs quolibets l'ont dépravé!  
Au gouvernail on voit des fresques  
Ithyphalliques et pioupiesques.  
O flots abracadabrantésques,  
Prenez mon coeur, qu'il soit lavé!  
Ithyphalliques et pioupiesques  
Leurs quolibets l'ont dépravé!

Quand ils auront tari leurs chiques,  
Comment agir, ô coeur volé?  
Ce seront des hoquets bachiques  
Quand ils auront tari leurs chiques:  
J'aurai des sursauts stomachiques,  
Moi, si mon coeur est ravalé:  
Quand ils auront tari leurs chiques  
Comment agir, ô coeur volé?

L'ORGIE PARISIENNE  
OU  
PARIS SE REPEUPLE

O lâches, la voilà! Dégorgez dans les gares!  
Le soleil essuya de ses poumons ardents  
Les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares.  
Voilà la Cité sainte, assise à l'occident!

Allez! on préviendra les reflux d'incendie,  
Voilà les quais, voilà les boulevards, voilà  
Les maisons sur l'azur léger qui s'irradie  
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila!

Cachez les palais morts dans des niches de planches!  
L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards.  
Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches:  
Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards!

Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,  
Le cri des maisons d'or vous réclame. Volez!  
Mangez! Voici la nuit de joie aux profonds spasmes  
Qui descend dans la rue. O buveurs désolés,

Buvez! Quand la lumière arrive intense et folle,  
Fouillant à vos côtés les luxes ruisselants,  
Vous n'allez pas baver, sans geste, sans parole,  
Dans vos verres, les yeux perdus aux lointains blancs?

Avalez, pour la Reine aux fesses cascadantes!  
Ecoutez l'action des stupides hoquets  
Déchirants! Ecoutez sauter aux nuits ardentes  
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais!

O coeurs de saleté, bouches épouvantables,  
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs!  
Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables...  
Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs!

Ouvrez votre narine aux superbes nausées!  
Trempez de poisons forts les cordes de vos cous!  
Sur vos nuques d'enfants baissant ses mains croisées  
Le Poète vous dit: «O lâches, soyez fous!

Parce que vous fouillez le ventre de la Femme,  
Vous craignez d'elle encore une convulsion  
Qui crie, asphyxiant votre nichée infâme  
Sur sa poitrine, en une horrible pression.

Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques,

Qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris,  
Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques?  
Elle se secouera de vous, hargneux pourris!

Et quand vous serez bas, geignant sur vos entrailles,  
Les flancs morts, réclamant vos argent, éperdus,  
La rouge courtisane aux seins gros de batailles  
Loin de votre stupeur tordra ses poings ardus!

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères,  
Paris! quand tu reçus tant de coups de couteau,  
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires  
Un peu de la bonté du fauve renouveau,

O cité douloureuse, ô cité quasi morte,  
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir  
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,  
Cité que le Passé sombre pourrait bénir:

Corps remagnétisé pour les énormes peines,  
Tu rebois donc la vie effroyable! tu sens  
Sourdre le fleux des vers livides en tes veines,  
Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants!

Et ce n'est pas mauvais. Les vers, les vers livides  
Ne gêneront pas plus ton souffle de Progrès  
Que les Stryx n'éteignaient l'oeil des Cariatides  
Où des pleurs d'or astral tombaient des bleus degrés.»

Quoique ce soit affreux de te revoir couverte  
Ainsi; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cité  
Ulcère plus puant à la Nature verte,  
Le Poète te dit: «Splendide est ta Beauté!»

L'orage t'a sacrée suprême poésie;  
L'immense remuement des forces te secourt;  
Ton oeuvre bout, la mort gronde, Cité choisie!  
Amasse les strideurs au coeur du clairon sourd.

Le Poète prendra le sanglot des Infâmes,  
La haine des Forçats, la clameur des Maudits;  
Et ses rayons d'amour flagelleront les Femmes.  
Ses strophes bondiront: Voilà! voilà! bandits!

— Société, tout est rétabli: — les orgies  
Pleurent leur ancien rôle aux anciens lupanars:  
Et les gaz en délire, aux murailles rougies,  
Flambent sinistrement vers les azurs blafards!

Mai 1871.

## LES MAINS DE JEANNE-MARIE

Jeanne-Marie a des mains fortes,  
Mains sombres que l'été tanna,  
Mains pâles comme des mains mortes.  
— Sont-ce des mains de Juana?

Ont-elles pris les crèmes brunes  
Sur les mares des voluptés?  
Ont-elles trempé dans des lunes  
Aux étangs de sérénités?

Ont-elles bu des cieux barbares,  
Calmes sur les genoux charmants?  
Ont-elles roulé des cigares  
Ou trafiqué des diamants?

Sur les pieds ardents des Madones  
Ont-elles fané des fleurs d'or?  
C'est le sang noir des belladones  
Qui dans leur paume éclate et dort.

Mains chasseresses des diptères  
Dont bombinent les bleuions  
Aurorales, vers les nectaires?  
Mains décanteuses de poisons?

Oh! quel Rêve les a saisies  
Dans les pandiculations?  
Un rêve inouï des Asies,  
Des Khenghavars ou des Sions?

— Ces mains n'ont pas vendu d'oranges,  
Ni bruni sur les pieds des dieux:  
Ces mains n'ont pas lavé les langes  
Des lourds petits enfants sans yeux.

Ce ne sont pas mains de cousine  
Ni d'ouvrières aux gros fronts  
Que brûle, aux bois puant l'usine,  
Un soleil ivre de goudrons.

Ce sont des ployeuses d'échines,  
Des mains qui ne font jamais mal,  
Plus fatales que des machines,  
Plus fortes que tout un cheval!

Remuant comme des fournaises,  
Et secouant tous ses frissons,  
Leur chair chante des Marseillaises



Et jamais les Eleisons!

Ça serrerait vos cous, ô femmes  
Mauvaises, ça broierait vos mains,  
Femmes nobles, vos mains infâmes  
Pleines de blancs et de carmins.

L'éclat de ces mains amoureuses  
Tourne le crâne des brebis!  
Dans leurs phalanges savoureuses  
Le grand soleil met un rubis!

Une tache de polulace  
Les brunit comme un sein d'hier;  
Le dos de ces Mains est la place  
Qu'en baisa tout Révolté fier!

Elles ont pâli, merveilleuses,  
Au grand soleil d'amour chargé,  
Sur le bronze des mitrailleuses  
A travers Paris insurgé!

Ah! quelquefois, ô Mains sacrées,  
A vos poings, Mains où tremblent nos  
Lèvres jamais désenivrées,  
Crie une chaîne aux clairs anneaux!

Et c'est un soubresaut étrange  
Dans nos êtres, quand, quelquefois,  
On veut vous déhâler, Mains d'ange,  
En vous faisant saigner les doigts!

## LES SOEURS DE CHARITE

Le jeune homme dont l'oeil est brillant, la peau brune,  
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu,  
Et qu'eût, le front cerclé de cuivre, sous la lune  
Adoré, dans la Perse, un Génie inconnu,

Impétueux avec des douceurs virginales  
Et noires, fier de ses premiers entêtements,  
Pareil aux jeunes mers, pleurs de nuits estivales,  
Qui se retournent sur des lits de diamants;

Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde  
Tressaille dans son coeur largement irrité,  
Et plein de la blessure éternelle et profonde,  
Se prend à désirer sa soeur de charité.

Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,  
Tu n'es jamais la Soeur de charité, jamais,  
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,  
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés.

Aveugle irréveillée aux immenses prunelles,  
Tout notre embrassement n'est qu'une question:  
C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles,  
Nous te berçons, charmante et grave Passion.

Tes haines, tes torpeurs fixes, tes défaillances,  
Et les brutalités souffertes autrefois,  
Tu nous rends tout, ô Nuit pourtant sans malveillances,  
Comme un excès de sang épanché tous les mois.

— Quand la femme, portée un instant, l'épouvante,  
Amour, appel de vie et cahnon d'action,  
Viennent la Muse verte et la Justice ardente  
Le déchirer de leur auguste obsession.

Ah! sans cesse altéré des splendeurs et des calmes,  
Délaissé des deux Soeurs implacables, geignant  
Avec tendresse après la science aux bras almes,  
Il porte à la nature en fleur son front saignant.

Mais la noire alchimie et les saintes études  
Répugnent au blessé, sombre savant d'orgueil;  
Il sent marcher sur lui d'atroces solitudes.  
Alors, et toujours beau, sans dégoût du cercueil,

Qu'il croie aux vastes fins, Rêves ou Promenades  
Immenses, à travers les nuits de Vérité,  
Et t'appelle en son âme et ses membres malades,

O Mort mystérieuse, ô soeur de charité.

Juin 1871.

## VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes:  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges:  
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

## L'ETOILE A PLEURE ROSE...

L'étoile a pleuré rose au coeur de tes oreilles,  
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins;  
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles  
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.

## L'HOMME JUSTE

(Fragments)

Le Juste restait droit sur ses hanches solides:  
Un rayon lui dorait l'épaule; des sueurs  
Me prirent: «Tu veux voir rutiler les bolides?  
Et, debout, écouter bourdonner les flueurs  
D'astres lactés, et les essaims d'astéroïdes?

«Par des farces de nuit ton front est épié,  
O Juste! Il faut gagner un toit. Dis ta prière,  
La bouche dans ton drapt doucement expié;  
Et si quelque égaré choque ton ostiaire,  
Dis: Frère, va plus loin, je suis estropié!»

Et le Juste restait debout, dans l'épouvante  
Bleuâtre des gazons après le soleil mort:  
«Alors, mettrais-tu tes genouillères en vente,  
O Vieillard? Pèlerin sacré! barde d'Armor!  
Pleureur des Oliviers! main que la pitié gante!

«Barbe de la famille et poing de la cité,  
Croyant très doux: ô coeur tombé dans les calices,  
Majestés et vertus, amour et cécité,  
Juste! plus bête et plus dégoûtant que les lices!  
Je suis celui qui souffre et qui s'est révolté!

«Et ça me fait pleurer sur mon ventre, ô stupide,  
Et bien rire, l'espoir fameux de ton pardon!  
Je suis maudit, tu sais! je suis soûl, fou, livide,  
Ce que tu veux! Mais va te coucher, voyons donc,  
Juste! Je ne veux rien à ton cerveau torpide.

«C'est toi le Juste, enfin, le Juste! C'est assez!  
C'est vrai que ta tendresse et ta raison sereines  
Reniflent dans la nuit comme des cétacés,  
Que tu te fais proscrire et dégoises des thrènes  
Sur d'effroyables becs-de-canne fracassés!

«Et c'est toi l'oeil de Dieu! le lâche! Quand les plantes  
Froides des pieds divins passeraient sur mon cou,  
Tu es lâche! O ton front qui fourmille de lentes!  
Socrates et Jésus, Saints et Justes, dégoût!  
respectez le Maudit suprême aux nuits sanglantes!»

J'avais crié cela sur la terre, et la nuit  
Calme et blanche occupait les cieux pendant ma fièvre.  
Je relevai mon front: le fantôme avait fui,  
Emportant l'ironie atroce de ma lèvre...

— Vents nocturnes, venez au Maudit! Parlez-lui,

Cependant que silencieux sous les pilastres  
D'azur, allongeant les comètes et les noeuds  
D'univers, remuement énorme sans désastres,  
L'ordre, éternel veilleur, rame aux cieus lumineux  
Et de sa drague en feu laisse filer les astres!

Ah! qu'il s'en aille, lui, la gorge cravatée  
De honte, ruminant toujours mon ennui, doux  
Comme le sucre sur la denture gâtée.  
— Tel que la chienne après l'assaut des fiers toutous,  
Léchant son flanc d'où pend une entraille emportée.

Qu'il dise charités crasseuses et progrès...  
— J'exècre tous ces yeux de Chinois à [be]daines,  
Puis qui chante: nana, comme un tas d'enfants près  
De mourir, idiots doux aux chansons soudaines:  
O Justes, nous chierons dans vos ventres de grès!

CE QU'ON DIT AU POÈTE  
A PROPOS DE FLEURS

A Monsieur Théodore de Banville.

I

Ainsi, toujours, vers l'azur noir  
Où tremble la mer des topazes,  
Fonctionneront dans ton soir  
Les Lys, ces clystères d'extases!

A notre époque de sages,  
Quand les Plantes sont travailleuses,  
Le Lys boira les bleus dégoûts  
Dans tes Proses religieuses!

— Le lys de monsieur de Kerdrel,  
Le Sonnet de mil huit cent trente,  
Le Lys qu'on donne au Ménestrel  
Avec l'oeillet et l'amarante!

Des lys! Des lys! On n'en voit pas!  
Et dans ton Vers, tel que les manches  
Des Pécheresses aux doux pas,  
Toujours frissonnet ces fleurs blanches!

Toujours, Cher, quand tu prends un bain,  
Ta chemise aux aisselles blondes  
Se gonfle aux brises du matin  
Sur les myosotis immondes!

L'amour ne passe à tes octrois  
Que les Lilas, — ô balançoires!  
Et les Violettes du Bois,  
Crachats sucrés des Nymphes noires!...

II

O Poètes, quand vous auriez  
Les Roses, les Roses soufflées,  
Rouges sur tiges de lauriers,  
Et de mille octaves enflées!

Quand BANVILLE en ferait neiger,  
Sanguinolentes, tournoyantes,  
Pochant l'oeil fou de l'étranger  
Aux lectures mal bienveillantes!



De vos forêts et de vos prés,  
O très paisibles photographes!  
La Flore est diverse à peu près  
Comme des bouchons de carafes!

Toujours les végétaux Français,  
Hargneux, phthisiques, ridicules,  
Où le vendre des chiens bassets  
Navigue en paix, aux crépuscules;

Toujours, après d'affreux dessins  
De Lotos bleus ou d'Hélianthes,  
Estampes roses, sujets saints  
Pour de jeunes communiantes!

L'Ode Açoka cadre avec la  
Strophe en fenêtre de lorette;  
Et de lourds papillons d'éclat  
Fientent sur la Pâquerette.

Vieilles verdure, vieux galons!  
O croquignoles végétales!  
Fleurs fantasques des vieux Salons!  
— Aux hannetons, pas aux crotales,

Ces poupards végétaux en pleurs  
Que Grandville eût mis aux lisières,  
Et qu'allaitèrent de couleurs  
De méchants astres à visières!

Oui, vos bavures de pipeaux  
Font de précieuses glucoses!  
— Tas d'oeufs frits dans de vieux chapeaux,  
Lys, Açokas, Lilas et Roses!...

### III

O blanc Chasseur, qui cours sans bas  
A travers le Pâtis panique,  
Ne peux-tu pas, ne dois-tu pas  
Connaître un peu ta botanique?

Tu ferais succéder, je crains,  
Aux Grillons roux les Cantharides,  
L'or des Rios au bleu des Rhins, —  
Bref, aux Norwèges les Florides:

Mais, Cher, l'Art n'est plus, maintenant,  
— C'est la vérité, — de permettre  
A l'Eucalyptus étonnant

Des constrictors d'un hexamètre;

Là!... Comme si les Acajous  
Ne servaient, même en nos Guyanes,  
Qu'aux cascades des sapajous,  
Au lourd délire des lianes!

— En somme, une Fleur, Romarin  
Ou Lys, vive ou morte, vaut-elle  
Un excrément d'oiseau marin?  
Vaut-elle un sepul pleur de chandelle?

— Et j'ai dit ce que je voulais!  
Toi, même assis là-bas, dans une  
Cabane de bambous, — volets  
Clos, tentures de perse brune, —

Tu torcherais des floraisons  
Dignes d'Oises extravagantes!...  
— Poète! ce sont des raisons  
Non moins risibles qu'arrogantes!...

#### IV

Dis, non les pampas printaniers  
Noirs d'épouvantables révoltes,  
Mais les tabacs, les cotonniers!  
Dis les exotiques récoltes!

Dis, front blanc que Phébas tanna,  
De combien de dollars se rente  
Pedro Velasquez, Habana;  
Incague la mer de Sorrente

Où vont les Cygnes par milliers;  
Que tes strophes soient des réclames  
Pour l'abatis des mangliers  
Fouillés des hydres et des lames!

Ton quatrain plonge aux bois sanglants  
Et revient proposer aux Hommes  
Divers sujets de sucres blancs,  
De pectoraires et de gommés!

Sachons par Toi si les blondeurs  
Des Pics neigeux, vers les Tropiques,  
Sont ou des insectes pondeurs  
Ou des lichens microscopiques!

Trouve, ô Chasseur, nous le voulons,

Quelques garances parfumées  
Que la Nature en pantalons  
Fasse éclore! — pour nos Armées!

Trouve, aux abords du Bois qui dort,  
Les fleurs, pareilles à des mufles,  
D'où bavent des pommades d'or  
Sur les cheveux sombres des Buffles!

Trouve, aux prés fous, où sur le Bleu  
Tremble l'argent des pubescences,  
Des calices pleins d'Oeufs de feu  
Qui cuisent parmi les essences!

Trouve des Chardons cotonneux  
Dont dix ânes aux jeux de braises  
Travaillent à filer les noeuds!  
Trouve des Fleurs qui soient des chaises!

Oui, trouve au coeur des noirs filons  
Des fleurs presque pierres, — fameuses! —  
Qui vers leurs durs ovaires blonds  
Aient des amygdales gemmeuses!

Sers-nous, ô Farceur, tu le peux,  
Sur un plat de vermeil splendide  
Des ragoûts de Lys sirupeux  
Mordant nos cuillers Alfénide!

## V

Quelqu'un dira le grand Amour,  
Voleur des sombres Indulgences:  
Mais ni Renan, ni le chat Murr  
N'ont vu les Bleus Thyrses immenses!

Toi, fais jouer dans nos torpeurs,  
Par les parfums les hystéries;  
Exalte-nous vers des candeurs  
Plus candides que les Maries...

Commerçant! colon! médium!  
Ta Rime sourdra, rose ou blanche,  
Comme un rayon de sodium,  
Comme un caoutchouc qui s'épanche!

De tes noirs Poèmes, — Jongleur!  
Blancs, verts, et rouges dioptriques,  
Que s'évadent d'étranges fleurs  
Et des papillons électriques!

Voilà! c'est le Siècle d'enfer!  
Et les poteaux télégraphiques  
Vont orner, — lyre aux chants de fer,  
Tes omoplastes magnifiques!

Surtout, rime une version  
Sur le mal des pommes de terre!  
— Et, pour la composition  
De Poèmes pleins de mystère

Qu'on doive lire de Tréguier  
A Paramaribo, rachète  
Des Tomes de Monsieur Figuier,  
— Illustrés! — chez Monsieur Hachette!  
Alcide BAVA  
A.R.

14 juillet 1871.

## LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,  
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,  
Il vient près de son lit deux grandes soeurs charmantes  
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant devant une croisée  
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,  
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée  
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives  
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés,  
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives  
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences  
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux  
Font crépiter parmi ses grises indolences  
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,  
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;  
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,  
Sourdre et mourir sans cesse en désir de pleurer.

## LE BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs:  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais,  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus! Et les Péninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuits, sans regretter l'oeil ni ais des falots!

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,  
Dévorant les azurs verts; où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires  
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,  
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour!

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants: je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir!

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques.  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets!

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,  
La circulation des sèves inouïes,

Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs!

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,  
Sans songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs!

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux  
D'hommes! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux!

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan!  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,  
Et les lointains vers les gouffres cataractant!

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises!  
Echouages hideux au fond des golfes bruns  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient, des arbres tourdus, avec de noirs parfums!

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.  
— Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes  
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.  
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frères  
Des noyés descendaient dormir, à reculons!

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,  
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur;

Qui courais, taché de lunules électriques,  
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,  
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques

Les cieus ultramarins aux ardents entonnairs;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,  
Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets!

J'ai vu des archipels sidéraux! et des îles  
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur:  
— Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,  
Milioin d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer:  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
O que ma quille éclate! O que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,  
Ni traverser l'orgueil des drapeux et des flammes,  
Ni nages sous les yeux horribles des pontons.



## LARME

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,  
Je buvais, accroupi dans quelque bruyère  
Entourée de tendres bois de noisetiers,  
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,  
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert.  
Que tirais-je à la gourde de colocase?  
Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer.

Tel, j'eusse été mauvaise enseigne d'auberge.  
Puis l'orage changea le ciel, jusqu'au soir.  
Ce furent des pays noirs, des lacs, des perches,  
Des colonnades sous la nuit bleue, des gares.

L'eau des bois se perdait sur des sables vierges,  
Le vent, du ciel, jetait des glaçons aux mares...  
Or! tel qu'un pêcheur d'or ou de coquillages,  
Dire que je n'ai pas eu souci de boire!

Mai 1872.

## LA RIVIERE DE CASSIS

La Rivière de Cassis roule ignorée  
En des vaux étranges:  
La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie  
Et bonne voix d'anges:  
Avec les grands mouvements des sapinaies  
Quand plusieurs vents plongent.

Tout roule avec des mystères révoltants  
De campagnes d'anciens temps;  
De donjons visités, de parcs importants:  
C'est en ces bords qu'on entend  
Les passions mortes des chevaliers errants:  
Mais que salubre est le vent!

Que le piéton regarde à ces claires voies:  
Il ira plus courageux.  
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,  
Chers corbeaux délicieux!  
Faites fuir d'ici le paysan matois  
Qui trinque d'un moignon vieux.

Mai 1872.

## COMEDIE DE LA SOIF

### 1. Les Parents

Nous sommes tes Grands-Parents,  
Les Grands!  
Couverts des froides sueurs  
De la lune et des verdure.  
Nos vins secs avaient du couer!  
Au soleil sans imposture  
Que faut-il à l'homme? boire.

Moi.— Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes Grands-Parents  
Des champs.  
L'eau est au fond des osiers:  
Vois le courant du fossé  
Autour du château mouillé.  
Descendons en nos celliers;  
Après, le cidre et le lait.

Moi.— Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands-Parents;  
Tiens, prends  
Les liqueurs dans nos armoires;  
Le Thé, le Café, si rares,  
Frémissent dans les bouilloires.  
— Vois les images, les fleurs.  
Nous rentrons du cimetière.

Moi.— Ah! tarir toutes les urnes!

### 2. L'esprit

Eternelles Ondines,  
Divisez l'eau fine.  
Vénus, soeur de l'azur,  
Emeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège,  
Dites-moi la neige.  
Anciens exilés chers,  
Dites-moi la mer.

Moi.— Non, plus ces boissons pures,  
Ces fleurs d'eau pour verres;

Légendes ni figures  
Ne me désaltèrent;

Chansonnier, ta filleule  
C'est ma soif si folle  
Hydre intime sans gueules  
Qui mine et désole.

### 3. Les amis

Viens, les Vins vont aux plages,  
Et les flots par millions!  
Vois le Bitter sauvage  
Rouler du haut des monts!

Gagnons, pèlerins sages,  
L'Absinthe aux verts piliers...

Moi.— Plus ces paysages.  
Qu'est l'ivresse, Amis?  
J'aime autant, mieux, même,  
Pourrir dans l'étang,  
Sous l'affreuse crème,  
Près des bois flottants.

### 4. Le pauvre songe

Peut-être un Soir m'attend  
Où je boirai tranquille  
En quelque vieille Ville,  
Et mourrai plus content:  
Puisque je suis patient!

Si mon mal se résigne,  
Si j'ai jamais quelque or,  
Choisirai-je le Nord  
Ou le Pays des Vignes?...  
— Ah! songer est indigne

Puisque c'est pure perte!  
Et si je redeviens  
Le voyageur ancien,  
Jamais l'auberge verte  
Ne peut bien m'être ouverte.

### 5. Conclusion

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,  
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,  
Les bêtes des eaux, la bête asservie,  
Les derniers papillons!... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,  
— Oh! favorisé de ce qui est frais!  
Expirer en ces violettes humides  
Dont les aurores chargent ces forêts?

Mai 1872.

## BONNE PENSEE DU MATIN

A quatre heures du matin, l'été,  
Le sommeil d'amour dure encore.  
Sous les bosquets l'aube évapore  
L'odeur du soir fêté.

Mais là-bas dans l'immense chantier  
Vers le soleil des Hespérides,  
En bras de chemise, les charpentiers  
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousse, tranquilles,  
Ils préparent les lambris précieux  
Où la richesse de la ville  
Rira sous de faux cieux.

Ah! pour ces Ouvriers charmants  
Sujets d'un roi de Babylone,  
Vénus! laisse un peu les Amants,  
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Berges!  
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,  
Pour que leurs forces soient en paix  
En attendant le bain dans la mer, à midi.

Mai 1872.

## FETES DE LA PATIENCE

1. Bannières de Mai.
2. Chanson de la plus haute tour.
3. Eternité.
4. Age d'or.

## BANNIERES DE MAI

Aux branches claires des tilleuls  
Meurt un maladif hallali.  
Mais des chansons spirituelles  
Voltigent parmi les groseilles.  
Que notre sang rie en nos veines,  
Voici s'enchevêtrer les vignes.  
Le ciel est joli comme un ange.  
L'azur et l'onde communient.  
Je sors. Si un rayon me blesse  
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie  
C'est trop simple. Fi de mes peines.  
Je veux que l'été dramatique  
Me lie à son char de fortune.  
Que par toi beaucoup, ô Nature,  
— Ah moins seul et moins nul! — je meure.  
Au lieu que les Berges, c'est drôle,  
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.  
A toi, Nature, je me rends;  
Et ma faim et toute ma soif.  
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.  
Rien de rien ne m'illusionne;  
C'est rire aux parents, qu'au soleil,  
Mais moi je ne veux rire à rien;  
Et libre soit cette infortune.



## CHANSON DE LA PLUS HAUTE TOUR

Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah! Que le temps vienne  
Où les coeurs s'éprennent.

Je me suis dit: laisse,  
Et qu'on ne te voie:  
Et sans la promesse  
De plus hautes joies.  
Que rien ne t'arrête,  
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience  
Qu'à jamais j'oublie;  
Craintes et souffrances  
Aux cieus sont parties.  
Et la soif malsaine  
Obscurcit mes veines.

Ainsi la Prairie  
A l'oubli livrée,  
Grandie, et fleurie  
D'encens et d'ivraies  
Au bourdon farouche  
De cent sales mouches.

Ah! Mille veuvages  
De la si pauvre âme  
Qui n'a que l'image  
De la Notre-Dame!  
Est-ce que l'on prie  
La Vierge Marie?

Oisive jeunesse  
A tout asservie,  
Par délicatesse  
J'ai perdu ma vie.  
Ah! Que le temps vienne  
Où les coeurs s'èprennent!

Mai 1872.

## L'ETERNITE

Elle est retrouvée.  
Quoi? — L'Eternité.  
C'est la mer allé  
Avec le soleil.

Ame sentinelle,  
Murmurons l'aveu  
De la nuit si nulle  
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,  
Des commus élans  
Là tu te dégages  
Et voles selon.

Puisque de vous seules,  
Braises de satin,  
Le Devoir s'exhale  
Sans qu'on dise; enfin.

Là pas d'espérance,  
Nul orietur.  
Science avec patience,  
Le supplice est sûr.

Elle est retrouvée.  
Quoi? — L'Eternité.  
C'est la mer allée  
Avec le soleil.

Mai 1872.

## AGE D'OR

Quelqu'une des voix  
Toujours angélique  
— Il s'agit de moi, —  
Vertement s'explique:

Ces mille questions  
Qui se ramifient  
N'amènent, au fond,  
Qu'ivresse et folie;

Reconnais ce tour  
Si gai, si facile:  
Ce n'est qu'onde, flore,  
Et c'est ta famille!

Puis elle chante. O  
Si gai, si facile,  
Et visible à l'oeil nu...  
— Je chante avec elle, —

Reconnais ce tour  
Si gai, si facile,  
ce n'est qu'onde, flore,  
Et c'est ta famille!... etc...

Et puis une voix  
— Est-elle angélique! —  
Il s'agit de moi,  
Vertement s'explique;

Et chante à l'instant  
En soeur des haleines:  
D'un ton Allemand,  
Mais ardente et pleine:

Le monde est vicieux;  
Si cela t'étonne!  
Vis et laisse au feu  
L'obscur infortune.

O! joli château!  
Que ta vie est claire!  
De quel Age es-tu,  
Nature princière  
De notre grand frère! etc...

Je chante aussi, moi:  
Multiples soeurs! voix

Pas du tout publiques!  
Environnez-moi  
De gloire pudique... etc...

Juin 1872.

## JEUNE MENAGE

La chambre est ouverte au ciel bleu-turquin;  
Pas de place: des coffrets et des huches!  
Dehors le mur est plein d'aristoloches  
Où vibrent les gencives des lutins.

Que ce sont bien intrigues de génies  
Cette dépense et ces désordres vains!  
C'est la fée africaine qui fournit  
La mûre, et les résilles dans les coins.

Plusieurs entrent, marraines mécontentes,  
En pans de lumière dans les buffets,  
Puis y restent! le ménage s'absente  
Peu sérieusement, et rien ne se fait.

Le marié a le vent qui le floue  
Pendant son absence, ici, tout le temps.  
Même des sprits des eaux, malfaisants  
Entrent vaguer aux sphères de l'alcôve.

La nuit, l'amie oh! la lune de miel  
Cueillera leur sourire et remplira  
De mille bandeaux de cuivre le ciel.  
Puis ils auront affaire au malin rat.

— S'il n'arrive pas un feu follet blême,  
Comme un coup de fusil, après des vêpres.  
— O spectres saints et blancs de Bethléem,  
Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre!

27 Juin 1872.

## BRUXELLES

Juillet.

Boulevard du Régent

Plates-bandes d'amarantes jusqu'à  
L'agréable palais de Jupiter.  
— Je sais que c'est Toi qui, dans ces lieux,  
Mêles ton Bleu presque de Sahara!

Puis, comme rose et sapin du soleil  
Et liane ont ici leurs jeux enclos,  
Cage de la petite veuve!...

Quelles

Troupes d'oiseaux, ô ia io, ia io!...

— Calmes maisons, anciennes passions!  
Kiosque de la Folle par affection.  
Après les fesses des rosiers, balcon  
Ombreux et très bas de la Juliette.

— La Juliette, ça rappelle l'Henriette,  
Charmante station du chemin de fer,  
Au coeur d'un mont, comme au fond d'un verger  
Où mille diables bleus dansent dans l'air!

Banc vert où chante au paradis d'orage,  
Sur la guitare, la blanche Irlandaise.  
Puis, de la salle à manger guyanaise,  
Bavardage des enfants et des cages.

Fenêtre du duc qui fais que je pense  
Au poison des escargots et du buis  
Qui dort ici-bas au soleil.

Et puis.

C'est trop beau! trop! Gardons notre silence.

— Boulevard sans mouvement ni commerce,  
Muet, tout drame et toute comédie,  
Réunion des scènes infinie,  
Je te connais et t'admire en silence.

EST-ELLE ALMÉE?...

Est-elle almée?... aux premières heures bleues  
Se détruira-t-elle comme les fleurs feues...  
Devant la splendide étendue où l'on sente  
Souffler la ville énormément florissante!

C'est trop beau! c'est trop beau! mais c'est nécessaire  
— Pour la Pêcheuse et la chanson du Corsaire,  
Et aussi puisque les derniers masques crurent  
Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure!

Juillet 1872.

## FETES DE LA FAIM

Ma faim, Anne, Anne,  
Fuis sur ton âne.

Si j'ai du *goût*, ce n'est guères  
Que pour la terre et les pierres.  
Dinn! dinn! dinn! dinn! Mangeons l'air,  
Le roc, les charbons, le fer.

Mes faims, tournez. Paissez, faims,  
Le pré des sons!  
Attirez le gai venin  
Des liserons;

Mangez  
Les cailloux qu'un pauvre brise,  
Les vieilles pierres d'église,  
Les galets, fils des déluges,  
Pains couchés aux vallés grises!

Mes faims, c'est les bouts d'air noir;  
L'azur sonneur;  
— C'est l'estomac qui me tire.  
C'est le malheur.

Sur terre ont paru les feuilles!  
Je vais aux chairs de fruit blettes.  
Au sein du sillon je cueille  
La doucette et la violette.

Ma faim, Anne, Anne!  
Fuis sur ton âne.

Août 1872.



## QU'EST-CE POUR NOUS?...

Qu'est-ce pour nous, mon coeur, que les nappes de sang  
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris  
De rage, sanglots de tout enfer renversant  
Tout ordre; et l'Aquilon encor sur les débris;

Et toute vengeance? Rien!... — Mais si, toute encor,  
Nous la voulons! Industriels, princes, sénats:  
Périssez! puissance, justice, histoire: à bas!  
Ça nous est dû. Le sang! le sang! la flamme d'or!

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur,  
Mon esprit! Tournons dans la morsure: Ah! passez,  
Républiques de ce molde! Des empereurs,  
Des régiments, des colons, des peuples, assez!

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux,  
Que nous et ceux que nous nous imaginons frères?  
A nous, romanesques amis: ça va nous plaire.  
Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux!

Europe, Asie, Amérique, disparaissez.  
Notre marche vengeresse a tout occupé,  
Cités et campagnes! — Nous serons écrasés!  
Les volcans sauteront! Et l'Océan frappé...

Oh! mes amis! — Mon coeur, c'est sûr, ils sont des frères:  
Noirs inconnus, si nous allions! Allons! allons!  
O malheur! je me sens frémir, la vieille terre,  
Sur moi de plus en plus à vous! la terre fond,  
Ce n'est rien! j'y suis! j'y suis toujours.

## ENTENDS COMME BRAME...

Entends comme brame  
près des acacias  
en avril la rame  
viride du pois!

Dans sa vapeur nette,  
vers Phoebé! tu vois  
s'agiter la tête  
de saints d'autrefois...

Loin des claires meules  
des caps, des beaux toits,  
ces chers Anciens veulent  
ce philtre sournois...

Or ni férial  
ni astrale! n'est  
la brume qu'exhale  
ce nocturne effet.

Néanmoins ils restent,  
— Sicile, Allemagne,  
dans ce brouillard triste  
et blêmi, justement!

## MICHEL ET CHRISTINE

Zut alors, si le soleil quitte ces bords!  
Fuis, clair déluge! Voici l'ombre des routes.  
Dans les saules, dans la vieille cour d'honneur,  
L'orage d'abord jette ses larges gouttes.

O cent agneaux, de l'idylle soldats blonds,  
Des aqueducs, des bruyères amaigries,  
Fuyez! plaine, déserts, prairie, horizons  
Sont à la toilette rouge de l'orage!

Chien noir, brun pasteur dont le manteau s'engouffre,  
Fuyez l'heure des éclairs supérieurs;  
Blond troupeau, quand voici nager ombre et soufre,  
Tâchez de descendre à des retruits meilleurs.

Mais moi, Seigneur! voici que mon esprit vole,  
Après les cieus glacés de rouge, sous les  
Nuages célestes qui courent et volent  
Sur cent Solognes longues comme un railway.

Voilà mille loups, mille graines sauvages  
Qu'emporte, non sans aimer les liserons,  
Cette religieuse après-midi d'orage  
Sur l'Europe ancienne où cent hordes iront!

Après, le clair de lune! partout la lande,  
Rougis et leurs front aux cieus noirs, les guerriers  
Chevauchent lentement leurs pâles coursiers!  
Les cailloux sonnet sous cette fière bande!

— Et verrai-je le bois jaune et le val clair,  
L'Épouse aux jeux bleus, l'homme au front rouge, ô Gaule,  
Et le blanc Agneau Pascal, à leurs pieds chers,  
— Michel et Christine, — et Christ! — fin de l'Idylle.

## HONTE

Tant que la lame n'aura  
Pas coupé cette cervelle,  
Ce paquet blanc, vert et gras,  
A vapeur jamais nouvelle,

(Ah! Lui, devrait couper son  
Nez, sa lèvre, ses oreilles,  
Son ventre! et faire abandon  
De ses jambes! ô merveille!)

Mais, non; vrai, je crois que tant  
Que pour sa tête la lame,  
Que les cailloux pour son flanc,  
Que pour ses boyaux la flamme,

N'auront pas agi, l'enfant  
Gêneur, la si sottre bête,  
Ne doit cesser un instant  
De ruser et d'être traître,

Comme un chat des Monts-Rocheux,  
D'empuantir toutes sphères!  
Qu'à sa mort pourtant, ô mon Dieu!  
S'élève quelque prière!

## MEMOIRE

### I

L'eau claire; comme le sel des larmes d'enfance,  
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes;  
la soie, en foule et de lys pur, des oriflammes  
sous les murs dont quelque pucelle eut la défense;

l'ébat des anges; — Non... le courant d'or en marche,  
meut ses bras, noirs, et lourds, et frais surtout, d'herbe. Elle  
sombre, ayant le Ciel bleu pour ciel-de-lit, appelle  
pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche.

### II

Eh! l'humide carreau tend ses bouillons limpides!  
L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches prêtes.  
Les robes vertes et déteintes des fillettes  
font les saules, d'où sautent les oiseaux sans brides.

Plus pure qu'un louis, jaune et chaude paupière  
le souci d'eau — ta foi conjugales, ô l'Épouse! —  
au midi prompt, de son terne miroir, jalouse  
au ciel gris de chaleur la Sphère rose et chère.

### III

Madame se tient trop debout dans la prairie  
prochaine où neigent les fils du travail; l'ombrelle  
aux doigts; foulant l'ombrelle; trop fière pour elle;  
des enfants lisant dans la verdure fleurie

leur livre de maroquin rouge! Hélas, Lui, comme  
mille anges blancs qui se séparent sur la route,  
s'éloigne par delà la montagne! Elle, toute  
froide, et noire, court! après le départ de l'homme!

### IV

Regret des bras épais et jeunes d'herbe pure!  
Or des lunes d'avril au coeur du saint lit! Joie  
des chantiers riverains à l'abandon, en proie  
aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures!

Qu'elle pleure à présent sous les remparts! l'haleine  
des peupliers d'en haut est pour la seule brise.  
Puis, c'est la nappe, sans reflets, sans source, grise:  
un vieux, dragueur, dans sa barque immobile, peine.

V

Jouet de cet oeil d'eau, je n'y puis prendre,  
ô canot immobile! oh! bras trop courts! ni l'une  
ni l'autre fleur: ni la jaune qui m'importune,  
là; ni la bleu, amie à l'eau couleur de cendre.

Ah! la poudre des saules qu'une aile secoue!  
Les roses des roseaux dès longtemps dévorées!  
Mon canot, toujours fixe; et sa chaîne tirée  
Au fond de cet oeil d'eau sans bords, — à quelle boue?

O SAISON, O CHATEAUX...

O saison, ô châteaux,  
Quelle âme est sans défauts?

O saisons, ô châteaux,

J'ai fait la magique étude  
Du Bonheur, que nul n'élude.

O vive lui, chaque fois  
Que chante son coq gaulois.

Mais! je n'aurai plus d'envie,  
Il s'est chargé de ma vie.

Ce Charme! il prit âme et corps,  
Et dispersa tous efforts.

Que comprendre à ma parole?  
Il fait qu'elle fuie et vole!

O saisons, ô châteaux!

[Et, si le malheur m'entraîne,  
Sa disgrâce, m'est certaine.

Il faut que son dédain, las!  
Me livre au plus prompt trépas!

— O Saisons, ô Châteaux!]

## LE LOUP CRIAIT SOUS LES FEUILLES...

Le loup criait sous les feuilles  
En crachant les belles plumes  
De son repas de volailles:  
Comme lui je me consume.

Les salades, les fruits  
N'attendent que la cueillette;  
Mais l'araignée de la haie  
Ne mange que des violettes.

Que je dorme! que je bouille  
Aux autels de Salomon.  
Le bouillon court sur la rouille,  
Et se mêle au Cédron.



## MARINE

Les chars d'argent et de cuivre —  
Les proues d'acier et d'argent —  
Battent l'écume, —  
Soulèvent les souches des ronces.  
Les courants de la lande,  
Et les ornières immenses du reflux,  
Filent circulairement vers l'est,  
Vers les piliers de la forêt, —  
Vers les fûts de la jetée,  
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

